

Un moment privilégié dans la formation de l'architecte au XVIII^e siècle :

Le séjour en Italie dans les années 1760-1770

Moment privilégié dans la formation de l'artiste, le séjour en Italie correspond à une réalité sociale au-delà de son impact artistique. Reflet de la volonté royale, l'Académie de France à Rome confronte les impétrants aux pratiques curiales, aux jeux d'influence et de pouvoir sans lesquels il est fort improbable de construire une carrière au cœur des sphères agissantes. L'enjeu pour les lauréats du Grand Prix, au-delà du voyage et de la formation, consiste alors à préparer leur retour en France. Le réseau officiel de l'Académie et des ambassades, le patronage qu'exerce le cardinal de Bernis s'imposent aux jeunes Français comme une nécessité et comme une obligation de représentation à la fois pour eux-mêmes dans la construction de leur carrière et pour le service du Roi. Mais, ils créent en parallèle d'autres formes d'assimilation qui ne sont plus assujetties aux contraintes du monde protocolaire. Dans ce contexte, le séjour italien apporte une touche de légitimité dans l'estime des talents sans être systématiquement un levier immédiat pour les carrières débutantes.

La vie sociale des pensionnaires à l'intérieur de l'Académie

Haut lieu de la création artistique européenne, le palais Mancini suscite dès la fin du XIX^e siècle de nombreuses études sur son histoire académique, son rôle culturel ou encore son rôle centralisateur dans l'Europe des Lumières¹. Toutefois, le parcours des architectes

au sein de l'institution a peu retenu l'attention² alors que les sources qui permettent d'interpréter leur ressenti face à la nouveauté des expériences sont peu exploitées³. Compléments à la précieuse *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome*, les journaux et correspondances d'artistes dévoilent l'étendue des ambitions projetées. Ici, en Italie, le jeune élève parfait son éducation et sa formation loin de la rhétorique des leçons parisiennes. Il peaufine son autorité en matière d'architecture grâce à son propre jugement. Tous ces phénomènes sont bien connus de l'historiographie. Mais en parallèle, confronté à l'altérité, il se découvre comme l'affirmait si justement André Chastel dès 1975 :

« Ces Français de la première génération, vers 1740-1750, qui connaît Piranèse, sont de jeunes artistes, et ils ne viennent pas à Rome en « amateurs » comme les Anglais, ni en « idéologues » comme les Allemands, mais avec l'idée de se trouver ou de s'accomplir »⁴

A son retour d'Italie, l'artiste français est le plus souvent passé de l'état de jeune homme à celui d'adulte que l'expérience en terre étrangère a mûri intellectuellement et artistiquement. L'Italie est plus qu'un simple conservatoire d'œuvres, elle est source d'émulation pour la dernière génération du XVIII^e siècle qui pense et vit l'Antiquité comme un idéal de régénération.

Si Charles Natoire donne peu de nouvelles des architectes, ses rapports au marquis de Marigny fournissent néanmoins quelques indices. La vision concrète que donne en 1788 François-Guillaume Ménageot, devenu directeur de l'Académie, permet de mieux comprendre le mode de fonctionnement des années 1770. Face à l'habitude des jeunes hommes, désormais acquise de s'installer en dehors de l'Académie, il rappelle au comte d'Angiviller les usages en pratique lors de son propre pensionnat :

« Lorsque j'étais pensionnaire, tout le monde travaillait dans l'Académie, à l'exception des études qu'on ne pouvait faire que dans les palais ou d'après les monuments publics. C'est ainsi que se sont formés Messieurs Raymond, Pâris, Poyet, etc... qui y étaient alors et qui sont devenus d'habiles gens, sans se cacher et se séquestrer de cette manière. »⁵

Source inestimable, le journal que Pierre-Adrien Pâris tient dès le début de son périple le 19 septembre 1771⁶ agit comme un contrepoint au discours officiel et lénifiant de Natoire. Mémento à l'écriture libre, il livre les impressions de son auteur sans filtre même si quelquefois, les réactions sont stéréotypées. Témoin des journées de l'architecte et de ses compagnons, le journal relate à la fois le quotidien des études – séances de terrain, relevés de monuments, dessins – mais également la vie sociale des pensionnaires à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Académie. Nombreuses et variées sont les anecdotes qui illustrent les tensions et les rivalités, les rapports de force, les méfiances qu'inspirent les comportements des uns et des autres, les limites des connivences qui sont souvent de circonstance. Contestations et rivalités d'intérêt sont avivées par l'obligation de réussite qui

se manifeste dans le champ social mais aussi dans le domaine de la formation. Si l'institution favorise le travail en équipe, les individualités prennent souvent l'ascendant sur cet idéal égalitaire. Les échanges de dessins, de relevés qui sont encouragés par l'Académie ne sont pas aisés comme en témoignent les multiples récits de Pâris :

« J'ai rencontré Le Moine à qui j'ai demandé les côtes du Palais Farnèse il m'a dit qu'il fallait que je le demande à Raymond : comme j'ai à ces choses autant de droit qu'eux je lui ai assuré très positivement que je ne prétendais les tenir de personne ayant payé comme un autre. Je lui ai témoigné combien j'étais peu satisfait de la réponse il a changé de discours m'a assuré qu'il me les donnerait directement. Guerne qui était présent à cette espèce de discussion y a joué un fort vilain rôle à mon gré. Je lui ai dit bien clairement ce que j'en pensais, j'en ai même parlé à Raymond qui m'a assuré qu'il trouvait la chose aussi singulière que moi et qu'il n'y était pour rien. En général ces trois messieurs ne sont amis de personne et il s'en faut beaucoup qu'ils le soient entre eux. »⁷

En dépit des tensions, les pensionnaires forment néanmoins un groupe. Dès la mi-novembre, Pâris prend part aux séances à l'extérieur de l'Académie. Conçues comme une activité parallèle aux cours théoriques, ces sorties sur le terrain se font en équipe. Il s'agit de s'exercer au dessin et au relevé technique⁸ d'après les monuments antiques. Le groupe initial constitué de Pâris et de ses confrères architectes Jean-Arnaud Raymond et Jacob Guerne s'agrémentent au gré des travaux de Bernard Poyet, de Jean Tubeuf ou d'étrangers de passage comme le baron de Cronsted, le futur intendant des Bâtiments du roi de Suède⁹. Pâris dessine régulièrement avec ses amis peintres, Jean-Simon Berthélémy, Jean-Baptiste Houël, François-Guillaume Ménageot et François-André Vincent. Ils sillonnent ensemble la campagne romaine à la recherche de vues pittoresques. Claude-Thomas de Lussaut¹⁰, lors d'un échange avec son grand ami, Jean-Jacques Huvé laisse entrevoir une amitié avec les architectes Pâris et Jean-Augustin Renard mais il semblerait également qu'Huvé et Lussault aient été très liés avec le sculpteur, René Millot, premier Prix de sculpture en 1771 et pensionnaire de 1772 à 1776¹¹.

La vie sociale des pensionnaires à l'extérieur de l'Académie

Temps dévolu à l'étude, le séjour au palais Mancini s'inscrit dans la dynamique de la cité. Sans surprise, les jeunes Français fréquentent les salons diplomatiques de la capitale ; ceux du cardinal de Bernis et du bailli de Breteuil, l'ambassadeur de Malte, sont les plus convoités. En revanche, aucun élément dans les sources ne permet de conclure que l'on offre aux pensionnaires la possibilité et l'opportunité de fréquenter les rares salons romains¹². Pour Pierre-Jacques-Onésyme Bergeret de Grancourt, receveur général des Finances qui séjourna à Rome entre 1773 et 1774, l'intégration à la société romaine semble peu aisée en raison de mentalités trop disjointes :

« Ne venez à Rome que pour les monuments, sachez vous en amuser quand la soirée vient en hiver, sans quoi, faute de société, l'ennui vous gagnerait bien vite. C'est le propos même des Italiens de bonne foi ; ils sentent et disent que c'est un pays gouverné par des prêtres qui doivent garder un décorum absolument, du moins extérieurement. »¹³

L'essentiel des relations se forme ailleurs et gagne en profondeur. Le temps du séjour en terre étrangère reste en effet associé à un impératif de convenance moins strict qu'à Paris et de ce fait, les usages et pratiques se libèrent des codes conventionnels. Les sociétés se constituent naturellement entre artistes et amateurs dans une proximité surprenante, comme le relate Bergeret de Grancourt dans son célèbre *Journal de voyage*. Écrit à l'occasion de son périple en Italie entre décembre 1773 et avril 1774 qu'il entreprend accompagné du peintre Jean-Honoré Fragonard, son récit dresse un panorama de la vie italienne. Dès son arrivée à Rome, il se présente au directeur de l'Académie, Natoire et à l'ambassadeur de France à Rome, le cardinal de Bernis¹⁴, les deux personnages les plus importants de la communauté française. Le mois suivant, il invite à dîner chez lui des pensionnaires. Moment mondain mais informel, les dîners sont l'occasion de discuter sur les arts, de faire sa cour, de se démarquer dans ce paysage d'excellence¹⁵ et de favoriser d'éventuels parrainages après le retour en France. Une seule image suffit à comprendre tout l'enjeu de ces rencontres. Résidant à Rome depuis quelques mois, Bergeret de Grandcourt se félicite d'accueillir autant d'artistes à son domicile lors de ses *conversazioni* :

« Ma journée a commencé par ma conversation à 10 heures jusqu'à midi ; sans difficulté toute l'Académie de France s'y rend, mais l'un et l'autre se pique de présenter tous autres artistes sans être pensionnaires du Roy et, tout artiste que je n'ay pas encore reçu se trouve mortifié et croit être regardé sans talent si je n'ai pas parcouru ses portefeuilles, et de Là, dîner chez moi et à la conversation le dimanche. J'ai l'air de me donner les violons, comme l'on dit, mais ce qu'il y a de sûr c'est que cela me fait honneur et me procure une infinité d'amusements variés dans mon goût. Ainsi le nombre des artistes augmente tous les jours et meuble très bien ma conversation, car on se fait un plaisir d'y apporter toujours quelque ouvrage de la semaine, ce qui fait matière à éloge et à encouragement. Je trouve cette vie-là charmante et variée à l'infini. »¹⁶

Il s'attache plus spécifiquement à certains d'entre eux dont Pâris qu'il choisit pour lui servir de *cicerone* dans la visite de Rome¹⁷. Ce système de compagnonnage s'il est fréquent et favorisé par l'institution doit être soumis néanmoins à l'approbation du directeur¹⁸. Toutefois, depuis le voyage d'Italie en 1749 du futur marquis de Marigny accompagné de Soufflot, Cochin et Le Blanc, la pratique d'associer un amateur à des artistes est largement entrée dans les mœurs tant lors du périple que lors du séjour. Ainsi, Pâris et Raymond accompagnent souvent le célèbre comte de Cronsted, futur intendant des Bâtiments du roi de Suède dans ses excursions. En 1772, Raymond demande à Tomazo Temanza de servir de guide au comte lors de son séjour vénitien¹⁹. Le 13 novembre 1773, il avertit son ami qu'il

lui adresse le prince Pignatelli²⁰ pour la visite de Venise. La correspondance que Raymond entretient avec le grand architecte vénitien laisse percevoir une proximité avec le romain, Francesco Milizia qu'il semble très bien connaître²¹.

Sans conteste, les résidents de l'Académie appartiennent à la dynamique urbaine. S'ils sont marginaux dans les salons romains, peu ouverts de manière générale aux Français, certains des jeunes pensionnaires s'intègrent aux pratiques sociales locales et jouissent d'un accueil favorable. En dehors de leurs études et des réseaux officiels, les résidents de l'Académie fréquentent des lieux ancrés dans la vie populaire de la ville. Ainsi, Pâris se rend souvent en compagnie de Raymond et de Guerne au café de Malte qui leur tient lieu de rendez-vous et de discussions. Ils fréquentent assidûment les auberges²², autre espace de réunions hors de tout protocole et qui recréent pour partie une certaine atmosphère familiale. Dans ce contexte, la recherche d'objets d'art et d'histoire n'est plus l'unique but et la meilleure preuve est l'exemple de ces artistes qui partent à la découverte d'une altérité qui révèle leur dimension humaine. Ici, la mobilité induit de manière attendue la rencontre, que celle-ci s'opère dans le rejet ou l'assimilation. La personnalité de chacun explique sans doute le désir de se fondre dans une société et d'en comprendre les stéréotypes ou à l'inverse de répondre aux lois de l'hospitalité²³. En revanche, il est quasi-impossible aux vues des sources connues d'établir si les pensionnaires architectes entretenaient des contacts avec des artistes italiens ou étrangers, à l'exception de Piranèse et de son atelier à proximité du palais Mancini. Les documents ne permettent pas de confirmer le type de relations qui existait pour la période précédente entre William Chambers et Charles De Wailly, Julien David-Leroy par exemple ou encore pour Charles-Louis Clérisseau qui fut l'un des premiers à dessiner avec Piranèse ou qui fit office de dessinateur et de conseiller auprès des frères Robert et James Adam de 1755 jusqu'en 1763²⁴. D'après Pierre Pinon, Pâris se serait lié à Jean-Baptiste Piranèse au point que celui-ci lui aurait confié l'éducation architecturale de son fils Francesco²⁵. Il aurait également fréquenté des artistes étrangers tels que les frères Jacob-Philipp, Johann-Gottlieb et Carl-Ludwig Hackert²⁶. En octobre 1772, à la recherche d'antiques à acquérir, il rencontre successivement « Hamilton, peintre anglais qui fait commerce des figures antiques [...] »²⁷ et le sculpteur et restaurateur Bartolomeo Cavaceppi. Un courrier entre Pâris et Huvé évoque l'architecte anglais Edward Stevens²⁸ qu'ils fréquentaient avec Poyet. Raymond déclare à propos d'un ouvrage de Palladio ; « tous les anglais amis que j'ai n'ont pu me la procurer »²⁹ sans autre précision quant à leur identité.

Les vifs préjugés entre nations peuvent expliquer une certaine défiance et condescendance qui altèrent quelquefois les relations à l'instar de ce qu'écrivit Bernard Poyet à son ami, Jean-Jacques Huvé :

« Les Napolitains sont bonnes gens, ignorants à la vérité mais c'est bien moins dangereux que

nos demi-savants, ils sont plus riches et paient aussi bien qu'eux pour le moins. [...] Je suis allé l'autre jour chez un des plus habiles [architecte] qui m'a fait voir des erreurs en m'assurant qu'il n'y avait que l'Italie pour faire de l'architecture. Juge un peu de l'état où je me trouvais dans ce moment-là. Je l'aurais assommé si j'avais osé.»³⁰

Les dernières recommandations de William Chambers, l'architecte britannique le plus francophile de la période, à son élève Edward qui entreprend le voyage d'Italie en 1774 consistent en une suite de conseils aussi partisans que ceux des Français :

« Naples n'a jamais été renommée pour ses architectes, ceux-ci sont actuellement, je le crains, pire que jamais. Vous verrez dans la ville et aux alentours des constructions exécrables de Vantivelli, Fuga et quelques rustres de peu d'intérêt, évitez-les comme vous devez éviter Borromini ainsi que tous les architectes qui l'ont suivi à Rome, à l'exception de Salvi qui n'avait effectivement pas de principes généraux pour le guider [...] »³¹

Inscrits dans la logique de prestige que suit l'aspirant architecte, le Grand prix et le séjour au palais Mancini sont à l'aune des efforts consentis pour intégrer l'élite architecturale, celle des architectes du Roi. Le contact avec l'Italie est une mise à l'épreuve. Marqué par sa culture d'origine, l'artiste se voit confronté à l'expérience de l'Italie, terre des arts et s'il vient enrichir et vérifier ses connaissances selon un mode convenu et selon les dogmes officiels, il cherche aussi à élaborer un discours autour de l'interprétation critique des modèles. Il lui est fondamental alors d'analyser l'héritage pour comprendre la migration des thèmes et des motifs formels pour s'en émanciper. Au-delà de la question des réseaux, des jeux d'alliance, l'engagement artistique des pensionnaires ne fait aucun doute. Pourtant, en dépit de cette extraordinaire vitalité, la plupart des pensionnaires sont dès leur retour en France, confrontés à une situation qu'ils n'ont pas toujours anticipée à l'image que dépeint Quatremère de Quincy dans son éloge de Jacques Gondoin :

« Il [Gondoin] eut un bonheur qui manque depuis longtemps aux jeunes architectes que leurs études en Italie ont éloignés du centre des affaires ; car il leur arrive, lorsqu'ils gagnent des talents au dehors, de perdre des protecteurs chez eux ; et à leur retour ils trouvent bien souvent, comme dans la fable des deux amis, la fortune, qu'ils ont été cherchée fort loin, assise à la porte de celui qui n'est pas sorti. »³²

Faire carrière dans un milieu architectural soumis à une extrême concurrence requiert de la patience, de l'habileté et de la créativité. Plus que toute autre, la génération des décennies 1760-1770 a fait preuve de ces qualités dans la période trouble de la Révolution qui l'a contrainte à se réinventer. L'épisode italien, parenthèse privilégiée de la formation, a laissé chez les jeunes hommes une trace indélébile qui a conduit à la profonde mutation de l'art français à l'antique. C'est sans doute cette force-là qu'il convient de retenir dans le succès de l'Académie de France à Rome qui fut quelquefois contestée par ses propres élèves.

Notes

1. Anatole DE MONTAIGLON, Jules GUIFFREY (éd.), *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome*, Paris, entre 1887 et 1912 ; Jules GUIFFREY, *Liste des pensionnaires de l'Académie de France à Rome de 1663 à 1907*, Paris : Firmin Didot, 1908 ; Henry LAPAUZE, *Histoire de l'Académie de France à Rome*, Paris : Plon-Nourrit, 1924 ; Jean-Paul ALAUX, *Académie de France à Rome, ses directeurs, ses pensionnaires*, Paris : Duchartre, 1933 ; Nikolaus PEVSNER, *Academies of Art, Past and Present*, Cambridge : Cambridge University Presse, 2014 [1^{re} éd. 1940] ; Pierre ARIZZOLI-CLÉMENTEL, « Les envois de la couronne à l'Académie de France à Rome au XVIII^e siècle », *Revue de l'Art*, 1985, n°68, p. 73-84 ; Pierre PINON, François-Xavier AMPRIMOZ, *Les envois de Rome, (1778-1968), Architecture et archéologie*, Rome : École française de Rome, 1988 ; Basile BAUDEZ, *Architecture et tradition académique aux temps des Lumières*, Rennes : PUR, 2013 ; Marc BAYARD, Emilie BECK SAIELLO, Aude GOBET (dir.), *L'Académie de France à Rome, Le palais Mancini : un foyer artistique dans l'Europe des Lumières (1725-1792)*, Rennes : PUR., 2016. Pour le seul Natoire, voir Pierre ROSENBERG, « Natoire, directeur de l'Académie de France à Rome », *Charles-Joseph Natoire (Nîmes 1700-Castel Gandolfo, 1777). Peintures, dessins, estampes et tapisseries des collections publiques françaises*, Troyes, Nîmes et Rome, Paris : Réunion des Musées nationaux, 1977, p. 24-31 ; Lise DUCLAUX, *Charles Natoire, 1700-1777*, Paris : Galerie de Bayser, 1991 ; Susanna CAVIGLIA-BRUNEL, *Charles-Joseph Natoire*, Paris : Arthena, 2012 ; Sarah BOYER, *D'après l'antique et les maîtres. L'Académie de France à Rome sous la direction de Charles-Joseph Natoire (1752-1775)*, thèse de doctorat, Alain Mérot (dir.), Université de Paris-Sorbonne, 2015.

2. À l'exception de Georges BRUNEL (dir.), *Piranèse et les Français*, Rome, villa Médicis, 12-14 mai 1976, Rome : Ed. Dell Elefante, 1978 ; Daniel RABREAU, « Du palais Mancini aux chantiers d'architecture et d'embellissement. L'application des modèles au progrès des arts, 1750-1774 », *Le palais Mancini, L'Académie de France à Rome au XVIII^e siècle*, M. BAYARD,

E. BECK SAIELLO, A. GOBET (dir.), Rennes : PUR, 2016 ; *Id.*, « Marigny, maître d'ouvrage au nom du roi, réformateur du goût », C. MORIN (dir.), *Marigny, ministre des arts au château de Menars*, cat. expo. Blois, juin-sept. 2012, Milan, 2012 ; Janine BARRIER, *Les architectes européens à Rome, 1740-1765. La naissance du goût à la grecque*, Paris : Momum, Ed. du Patrimoine, 2005.

3. Alden R. GORDON, « Jérôme-Charles Bellicard's Italian Notebook of 1750-51: The Discoveries at Herculaneum and Observations on Ancient and Modern Architecture », *Metropolitan Museum Journal*, vol. 25, 1990, p. 49-142 ; Sophie DESCAT, *Le voyage d'Italie de Pierre-Louis Moreau, journal intime d'un artiste des Lumières 1754-1757*, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 2004 ; Andreas BRÄM, *Jacques-Denis Antoine, Reisetagebuch, Ein französischer Architekt auf Italienreise (1777-1778)*, Bern : Peter Lang, 2004 ; Annie JACQUES, Laura VALLET, *François-Joseph Delannoy, Voyage en Italie (mars 1780-décembre 1782)*, Naples : Centre Jean Bérard, 2017.

4. André CHASTEL, « Préface », *Piranèse et les Français*, *op cit.*

5. A. DE MONTAIGLON, Jules GUIFFREY (éd.), *Correspondance des directeurs...*, *op.cit.*, tome xv, p. 283-284, (notice 8946, 24 sept. 1788).

6. Bibliothèque municipale de Besançon, Manuscrit Pâris, n°6, « Journal de mon voyage d'Italie commencé le 19 sept. 1771 ».

7. *Id.*, p. 129 (16 fév. 1772).

8. *Id.*, p. 84 (18 nov. 1771) : « J'ai encore travaillé chez Guerne, j'ai commencé la porte du palais Massini que Guerne avait levée avec Raymond mais qu'ils n'avaient pas rendu [...] ».

9. *Id.*, p. 90 (1^{er} déc. 1771) et p.148 (5 mars 1772).

10. Claude-Thomas de Lussaut (1745-1819), Premier prix d'architecture en 1772.

11. Sébastien CHAUFFOUR, *Jean-Jacques Huvé (1742-1808), architecte : retour à Palladio*, Thèse, École des Chartes, 2005, t. II, Édition

de textes, p. 55-57 (Rome, 4 sept. 1776).

12. Gilles MONTÈGRE, *La Rome des Français au temps des Lumières, capitale de l'antique et le carrefour de l'Europe, 1769-1791*, Rome : École française de Rome, 2011, p. 106.

13. Pierre-Jacques-Onésyme BERGERET DE GRANCOURT, *Journal inédit d'un voyage en Italie*, Paris : Librairies-Imprimeries réunies, 1895, p. 191 (vendredi 7 jan. 1774).

14. *Ibid.*, p.160 (samedi 18 déc. 1773).

15. *Ibid.*, p. 225 (vendredi 11 fév. 1774) : « Nous n'avons diné qu'au retour de notre tragédie à 6 heures, avec quatre pensionnaires du Roy de l'Académie. J'avais invité le reste de l'Académie à venir passer la soirée en manière de conversation du pays, avec force glaces. Cela nous a conduit, avec portefeuille, desseins et beaucoup de raisonnements, jusqu'à près de minuit. Tout le monde a paru s'amuser beaucoup, et nous avons trouvé moyen d'égayer le vendredi qui est le plus triste jour de la semaine, car on prend ici les choses très au sérieux. ». *Ibid.*, p. 240 (vendredi 25 fév. 1774) : Les artistes lui offrent « différentes choses qui m'ont séduites et occupé toute la matinée fort agréablement ».

16. *Ibid.*, p. 252 (dimanche 15 mars 1774). Pour Bergeret, Pâris est « le meilleur conducteur, qui connaît tout avec les anecdotes historiques ». « Il est de beaucoup de talents et supérieurement instruit de toutes antiquités et de tout Rome ».

17. *Ibid.*, p. 155 (jeudi 16 déc. 1773), p. 270 (lundi 28 mars 1774).

18. Sur ces questions, voir Charlotte GUICHARD, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel : Champ Vallon, 2008.

19. Venise, Musée Correr, Correspondance Raymond/ Temanza (18 oct. 1772).

20. *Id.* (13 nov. 1773).

21. *Id.* (7 nov. 1771).

22. Bibliothèque municipale de Besançon, Manuscrit Pâris, n°6, p. 67 (8 oct. 1771). Dès son arrivée, Pâris place chez la Sgr Martha

le fils de son maître, Louis-François Trouard dont celui-ci lui a confié l'éducation romaine. Ses visites deviennent alors quotidiennes dans l'auberge de la Signora à l'excellente réputation.

23. Une lettre de Poyet à Huvé du 12 juin 1775 évoque sans détour la proximité avec les jeunes filles : « Sans doute vilain coquin que tu es, tu n'auras pas manqué de tirer parti de la *cara Joanella*, avoue qu'elle n'est pas mal et que son tempérament est aussi vigoureux que le climat le permet. » (S. CHAUFFOUR, *Jean-Jacques Huvé...*, *op.cit.*, p. 109, p. 138).

24. J. BARRIER, *Les architectes européens à Rome...*, *op. cit.*

25. Pierre PINON, *Pierre-Adrien Pâris (1745-1819), architecte et les monuments antiques de Rome et de la Campanie*, Rome : École Française de Rome, 2007, p. 5. Il se rend aussi : « chez un certain architecte italien qui demeure au palais Bologneti (sic) et qui a l'entablement de Jupiter Stator monté sur nature, il nous a permis de le lever. » B.E.C. Besançon, *ibid.*, p. 134 (7 fév. 1772). Il est précisé p. 139 que l'architecte s'appelle Jean Simon. Il rencontre également le Sr Ferrari architecte italien, – est-ce un descendant de Pompeo Ferrari ? –, p. 145 (1^{er} mars 1772).

26. P. PINON, *Pierre-Adrien Pâris...*, *op.cit.*, p. 5.

27. Bibliothèque municipale de Besançon, Manuscrit Pâris, n°6, p. 251 (5 oct. 1772). Il assiste aussi à des courses avec le duc de Gloucester : *cf. id.*, p. 143 (25 fév. 1772).

28. S. CHAUFFOUR, *Jean-Jacques Huvé...*, *op.cit.*, p. 125 (Naples, 10 sept. 1774) : le 10 septembre 1774, Pâris accompagné de Louis-Alexandre Trouard, de Poyet et de Stevens partaient en excursion depuis Naples visiter Paestum. Edward Stevens (1744-1775), architecte anglais est l'élève de William Chambers (Rebecca MESSBARGER, Christopher M.S. JOHNS, Philip GAVITT, *Benedict XIV and the Enlightenment: Art, Science and Spirituality*, Toronto : University of Toronto Press, 2016, p. 450-451). En 1774, il est élu membre de l'Acadé-

mie de dessin de Florence (Londres, RIBA collections, SC72/4).

29. Venise, Musée Correr, Correspondance Raymond/ Temanza (10 fév. 1774).

30. S. CHAUFFOUR, *Jean-Jacques Huvé...*, *op.cit.*, p. 7 (Naples, 9 fév. 1774).

31. Cité dans J. BARRIER, *Les architectes européens à Rome...*, *op. cit.*, annexe III, p. 166-167.

32. Antoine QUATREMÈRE DE QUINCY, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Gondoin, lue à la séance publique de l'Académie des Beaux-Arts du 6 oct. 1821*, p. 6.